



Jean-Charles Hue  
Chaos  
July 2020  
By Gérard Delorme

[INTERVIEW JEAN-CHARLES HUE] «C'est vrai que je vais un peu là où ça tire et où ça cogne»



Remarqué pour ses films semi-documentaires sur les gens du voyage, JEAN-CHARLES HUE revient sur son dernier long métrage *Tijuana Bible*, LE film chaos de l'été, en salles le 29 juillet, tourné dans des conditions épiques au cœur d'une des villes les plus dangereuses du monde. Il nous raconte TOUT.

## #MEXIQUE

«L'expérience de Tijuana remonte à plus de dix ans. J'y vais tous les ans, pour des périodes variées allant d'un à quatre mois. Pour le film, j'ai dû y passer douze mois, entre 2017 et 2018. L'expérience m'a permis de faire les rencontres que je souhaitais, tout en satisfaisant mon intérêt pour le monde voyageur. J'y suis parti une première fois vers 2006 à Monterrey, où j'ai fait un documentaire sur les combats de chiens. Etant tombé amoureux du Mexique et des Mexicains, j'y suis retourné un an et demi plus tard, pour essayer de trouver un équilibre entre l'humain, le sacré, la foi. Par exemple, pour les combats de chien, on attend quelque chose d'univoque, dur, violent, avec des gens un peu bêtasses, ce qui est le cas la plupart du temps. Ils se servent de l'animalité pour un tas de raisons discutables, et pourtant, je suis tombé comme par hasard sur un couple qui n'a parlé que d'amour avec leurs chiens. Un jour, alors que la mère venait de donner naissance à son premier enfant, la chienne qui faisait des combats a eu des problèmes de montée de lait, et ses chiots risquaient de mourir. Et donc, à l'inverse de la louve romaine, le femme a allaité les chiots. Et pour eux c'était le sommet de l'amour, et ça n'avait rien à voir avec du bluff. C'est un étrange pays, où Eros rencontre en permanence Thanatos, le plus naturellement du monde. Dieu au sens large, ou le diable, sont là au quotidien. Cela me parle, moi qui ai du mal à séparer les choses: soit tu vois le monde d'un point de vue purement rationnel et il manque toujours quelque chose, soit tu vois tout du point de vue de la religion, au point où l'humain peut disparaître. Donc je suis très à l'aise à Tijuana, où tout devient possible, le réel rencontre l'irréel.»

## #IMPLICATION

«Avant de vouloir désirer faire des films, je voulais vivre ce que vit le héros, comme Travis Bickle dans **Taxi Driver**. J'y suis arrivé plus ou moins. Très tôt, j'ai été confronté à la création, j'ai suivi une formation artistique, et j'ai commencé à avoir besoin des deux: je fais partie du film, parce que c'est un peu mon histoire, et je fais ce film dans des conditions où cette vie, ma vie, la leur, et le projet créatif cohabitent, de la même façon que cohabitent Dieu et la raison. Si un élément manque, les choses se compliquent. S'il n'y a pas assez de réalisme, si je n'y crois pas assez, je vais avoir du mal à le mettre en scène. Je dois connaître les choses, il faut que ce soit proche. Je ne sais pas comment les gens ressentent **Tijuana Bible**, mais je sais comment on l'a fabriqué, et je suis satisfait de la façon dont j'ai réussi à harmoniser les différents éléments. Quel que soit le budget, je ne fais pas de différence entre le documentaire et la fiction. Quand je fais un documentaire, je tends vers une forme de fiction avec des gens du cru, et inversement. Mon but reste toujours le même: raconter une histoire de l'intérieur, avec des choses vraies.»

## #PAUL ANDERSON

«Malgré les difficultés liées à un budget qui impliquait des contraintes nouvelles – une équipe plus importante, l'obligation de faire appel à des acteurs professionnels pour les rôles principaux – je suis très content d'avoir rencontré Paul. Il a un corps en accord avec le personnage. Sa vie est en accord. Lui-même découvrait le travail avec des non-acteurs, et il a été très content. Les gens l'ont vraiment pris pour un junkie, et ça nous a beaucoup aidés. Alors qu'on le suivait pour le filmer dans les rues de Tijuana, un Mexicain nous a dit c'est la première fois de sa vie qu'il voyait autant de mecs suivre un camé. Il croyait qu'on faisait un documentaire. Ça nous a beaucoup aidés parce que la plupart des participants, des non-acteurs, sont impliqués dans le quartier.»

## **#TOURNAGE**

«On a eu six semaines. On bossait du lundi au samedi en 2018 à une des périodes les plus chaudes de toute l'histoire de Tijuana. Elle est passée première ville la plus dangereuse au monde. Il y a eu 3000 morts dans l'année. Un matin, Paul est arrivé en disant qu'un mec s'était fait flinguer à 30 mètres de lui. Moi-même, j'ai assisté à une fusillade pour la première fois de ma vie. Mais Tijuana n'est pas comparable à Ciudad Juarez qui est dangereuse en permanence pour ses habitants. Les narcos peuvent défourailler à la terrasse juste pour faire chier le monde. Les gens ne sortent pas, ils restent dans les appartements, alors que Tijuana est une ville de fête conçue pour les Américains, même s'il y a 2 millions d'habitants. Son poumon, c'est un petit quartier, pas plus grand que St Germain des pres, qui est la Zona Norte. On y trouve prostitution, drogue, alcool. C'est tenu par les narcos. Donc, ils font attention aux clients. Quand il y a des morts, ce sont les soldats et des lieutenants des familles adverses. C'est malheureusement ce qui est arrivé à certains de mes potes, qui jouent leur propre rôle dans le film. Mais le touriste ne craint rien, il ne prendra pas de balle.»

## **#IMAGE**

«Cette histoire, je l'ai plutôt racontée comme un conte. Tout est vrai, mais la mise en scène, la façon de l'amener, relève un peu du conte. On commence hardcore dans la rue, et progressivement on va vers des images. Les cinéastes soviétiques ont su le faire admirablement. Eux et les japonais. C'est cru, volontaire, ça peut être sexy, méchant, et tout d'un coup, on est avec les anges, avec Dieu. Les Russes sont en terrain connu parce que leur vie n'est qu'un aller et retour entre le réel et une profonde orthodoxie. Pour eux, une icône, c'est Dieu, ce n'est pas une représentation comme chez nous un vitrail. Ils voient le cinéma de la même manière. Qu'ils soient croyants ou pas, l'image de cinéma, c'est la vraie vie. Et ça tombe très bien pour moi, comme j'ai toujours mélangé les deux.»

## #SUJET

«C'est vrai que beaucoup de choses incitent à se demander quel est le sujet du film: les Américains, les Mexicains, les déportés, le bunker, les soldats? Pour moi, c'est un road movie comme **Apocalypse Now** qui parle du Vietnam, mais nous fait passer par une quantité de chemins de traverse, les playmates, etc.... Il n'y a pas que les combats. Et plus Willard poursuit Kurtz, et plus il devient Kurtz comme par un effet de miroir. J'ai essayé de faire un peu la même chose avec Tijuana. L'histoire est la même: un marine avec un passeport ricain va partir contre son gré, à la recherche d'un autre marine, qui lui est mexicain, et qui a été lourdé des Etats-Unis. Ils vont se rejoindre, chacun laissant tomber son couteau, avec un effet de miroir. C'est ça que je cherchais pour définir Tijuana qui est le vrai sujet du film: la ville est un miroir tendu aux Américains. Quand ils ne peuvent pas avoir d'alcool, de putes et de dope chez eux, ils vont chez le voisin d'à côté, non pas pour consommer ce qui est mexicain, mais ce qu'ils ne peuvent pas avoir chez eux. C'est leur vision du monde: Ils ne voient pas l'autre, donc l'autre est toujours obligé de se maquiller, de se faire plus Marylin que nature, tout ça pour plaire au gringo. Il n'y a aucune méchanceté chez eux, plutôt de la naïveté, ils ne peuvent consommer que ce qui est américain. Ils mettent une couche d'image sur les choses, comme le cinéma le fait sur le monde entier. Ils disent l'Europe c'est ça, l'Afrique c'est ça. Et Tijuana, ce n'est qu'un putain de décor, et derrière, il y a tout un tas de gens qui quittent leurs sapes théâtrales sans jamais se plaindre. C'est un endroit où il y a beaucoup de cœur, mais l'amour est une nécessité vitale. Et c'est pour ça que j'y vais. Pas parce que je m'y sens égal, ça n'est pas vrai, j'ai un billet d'avion de retour, mais il y a un moment où je me sens bien.»

## #LES MARMITES

«Je cite souvent Térése d'Avila: *«Dieu marche entre les marmites»*. Si tu veux trouver Dieu, tu ne vas pas forcément le trouver à l'église. Il y a plus de chances de le trouver entre deux gamelles qui chauffent pour nourrir la famille ou les amis. Comme dans **Accatone** de Pasolini. Avant la fin, ils vont tous se faire des pâtes chez une nana assez sympa. Ils ont trouvé enfin la magie, une vraie solidarité. Ils ne sont plus des vilains petits macs de merde, c'est juste une bande de gars affamés, heureux et souriants à la simple idée d'une plâtrée de pâtes que leur sert une maman. Un autre film qui illustre cette idée est **Wanda** de Barbara Loden. C'est l'histoire d'une nana qui est un peu comme les filles de Tijuana. Elle n'est pas prostituée, mais elle flotte au-dessus du sol, comme beaucoup de femmes américaines après les années 50 qui cherchent à échapper à trop de réel. Elle rencontre un mec qui est son opposé. Il est feuj, a raté sa vie, et faute de savoir quoi faire pour exister, il est tout le temps névrosé, acariâtre, méchant, et un jour, elle le rencontre dans un bar, alors qu'il est derrière en train de voler la caisse, et ils partent ensemble. A un moment, ils vont au restau et il ne bouffe même pas ses pâtes. Au contraire, elle trouve le moment formidable, parce qu'ils sont un homme et une femme en train de partager un repas dans une situation normale. Et typiquement, il ne s'en rend pas compte. Je suis parfois un peu comme ce type d'homme, incapable de savoir saisir les choses dans le présent. Moi, mon seul talent, si j'en ai un, c'est d'essayer de rencontrer des gens comme ça qui me l'enseignent un peu. En tout cas, ça me soulage de les voir faire. Ce qui nous ramène à **Tijuana Bible**, avec ce mec un peu dans la merde, qui rencontre cette fille, par un hasard de vie. Et il va s'épauler avec elle comme il s'est épaulé avec ses potes à l'armée. Il n'est pas motivé par le désir, ou par le sexe, mais parce qu'il a retrouvé ce qui lui manque le plus.»

## #ÉCRITURE ET TOURNAGE

«L'écriture peut être un piège, surtout en France, où on donne l'argent en jugeant sur l'écriture. Aux Etats-Unis, on prend aussi en compte le réalisateur et les acteurs. Le scénario n'est qu'un outil, alors qu'en France il y a encore une sorte de romantisme littéraire attaché au script. Le fait est qu'il doit faire ressentir toutes les intentions, la mise en scène. Et lorsque j'écris, j'essaie de mettre tout ça dedans. Mais à l'épreuve du feu, c'est une autre histoire. Parfois, mes intentions qui étaient belles sur le papier, se pétaient la gueule dans la réalité. C'est arrivé dans la scène du tunnel, la seule qui n'ait pas été tournée en décor naturel. C'est un décor de studio qui avait été utilisé pour **The Walking Dead** au studio Fox, là où a été tourné **Titanic**. Donc on a loué ce tunnel et on l'a transformé en fonction de nos besoins. C'était la première fois que je tournais dans un truc artificiel. J'avais écrit la scène dans un esprit symbolique, mais je suis tombé sur un double problème. Si j'écris quelque chose de très symbolique et que je vais le tourner comme Kenneth Anger dans un endroit que je connais bien, très vivant, avec une longueur d'onde que je ressens bien, pas de problème. Quelque chose va surgir de la confrontation de l'artificiel et du réel. Alors que là, je me retrouve devant une forme de cinéma très artificielle, et un endroit tout aussi artificiel avec zéro longueur d'onde. Pour moi, c'est un problème et je le découvre ce jour-là. A l'écriture, j'étais bien, mais sur le tournage, pour la première fois de ma vie, je ne sais pas comment dire aux acteurs ce qu'ils doivent faire. J'étais fatigué, c'était la 5ème semaine, je sortais d'une nuit blanche parce qu'il y avait eu une fête à l'hôtel, je n'en pouvais plus, mais je ne voyais pas l'énergie dans l'œilleton, je ne trouvais pas le cadre. Sentant un flottement, les acteurs en ont profité pour se disputer entre eux, et ça s'est retourné contre moi. Paul m'a dit *«arrête de stresser, trouve un autre truc»*. Je lui ai dit que je ne pouvais pas filmer si je ne croyais pas ce que je voyais. On a fait une pause, mais je ne trouvais toujours pas. L'idée, c'est que Topo devait faire semblant de vouloir être tué. Mais ça ne marchait jamais. Je savais que si je loupais cette scène, je serais ridicule. Et alors, un miracle est arrivé. Je me suis mis derrière le combo, et j'ai dit: *«On va faire un vrai combat, vous vous précipitez l'un sur l'autre, et l'un est plus rapide que l'autre et basta»*. Comme dans un film de samourai. Donc ils y sont allés, c'était ma dernière chance, tout était gris, et d'un coup par la droite, j'ai vu Paul surgir avec l'omoplate saillante comme une espèce d'insecte, et là, j'y ai cru! Comme pour la scène où il tue le chien. On avait trouvé le cadre, l'énergie était là, et on a sauvé la scène. Et aujourd'hui, je la trouve belle.»

## #PARCOURS

«Habituellement, je dis que j'ai fait une école d'art, mais c'est la première fois que je précise que j'ai débuté dans la mode. Avant, j'avais l'image du mec qui était allé chez les gitans, et c'est vrai que je vais un peu là où ça tire et où ça cogne, mais il n'y a pas de raison de ne pas assumer quelque chose qui fait partie de ma vie. Mon premier film donc, c'était une commande, sur le thème de la tendance du moment. C'est chiant normalement, tu filmes un défilé, des bouts de tissu épinglés sur un mur, et ça passe en boucle au Japon sur des moniteurs dans des boutiques, pour dire voilà ce que fait Lanvin cette année. A cette époque, je bossais pour Morloti qui avait sa propre griffe et était couturier pour Lanvin homme et femme. J'étais assistant, le pote qui m'avait amené faisait des sculptures, et le petit ami de Morloti devait être journaliste et il avait une caméra Sony pro HI 8. Il me l'a prêtée en m'expliquant son fonctionnement. J'avais rapporté des très beaux pigments de toutes les couleurs, Morloti m'avait prêté des bas de chez Lanvin en soie et j'avais ramené des billes et des calots. J'ai mis les billes dans les bas avec les pigments, j'ai fait un éclairage (pour la première fois de ma vie), et j'ai pris la caméra comme une espèce de vaisseau spatial, et je passais entre les objets comme si je venais du ciel. Ça a été une révélation pour moi; dans un film, je pouvais tout mettre: du dessin, des objets, un certain rapport au monde, et tout d'un coup, tout était assemblé. Et le fait de porter une caméra et de me tourner vers l'autre me faisait oublier mon corps. En respirant avec la caméra pour éviter de trembler, j'ai trouvé un nouvel équilibre. Donc le cinéma pour moi, c'est faire d'abord faire des images et ça permet de se libérer momentanément d'un certain nombre de problèmes avec soi-même.»



## #SYNTHESE

«Ce que je cherche, même si c'est difficile, c'est rassembler des objets différents. J'aime chaque étape dans un film. L'écriture, c'est douloureux, mais une fois que je suis dedans, je peux écrire tous les jours pendant des mois. Le tournage, c'est un truc de dingue, probablement ce que je préfère: les gens, les problèmes, la vie, on y est. J'adore la post-production parce qu'on vient ciseler, redonner du sens à un endroit, retirer du superflu, reprendre, en plus avec les outils d'aujourd'hui, c'est vraiment confortable. Mais souvent, j'ai écrit tout en filmant. **Carne viva** (2009), je l'ai fait comme ça, au Mexique, j'ai adoré tourner en écrivant. C'est un système qui me convient très bien. Je rencontre des gens, ils ont une histoire, sur cette histoire, ils se rencontrent. Ensemble, on échafaude une fiction qui reste toujours plausible, mais je lui donne une direction, et j'écris tous les jours en fonction de ce qu'on m'a dit. Là-dessus, il y a une part d'improvisation et le film se construit d'une façon un peu expérimentale, linéaire, et en cours de route, il prend de la viande sur l'os. C'est ma façon préférée. C'est l'expérience d'un Jean Rouch.»

## #HOMMAGE

«Je ne regrette rien. Certains trouveront **Tijuana Bible** pas assez documentaire par rapport à ce que j'ai fait avant. Moi je sais ce qu'on a vécu, même s'il y avait des acteurs professionnels. Je n'ai pas fabriqué seulement un film de genre, je l'ai fait en hommage aux films de genre que j'aimais, et qui sont des réussites même s'ils ont été bidouillés: il y a un côté chaotique dans **Taxi Driver**, dans son tournage, dans son histoire, comme dans **Easy Rider** ou **Apocalypse Now**. Mais peut-être plus que tout, c'est un hommage à Peckinpah, et à un de ses films qui a le moins bien marché, **Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia**. Pour moi, cet à endroit du Mexique, à la frontière, qu'allaient les outlaws. Quand j'étais gamin, j'adorais les westerns, et c'était ça le Mexique, même avec ses conventions et ses stéréotypes, et pourquoi pas: un beau cactus, le sourire d'une mexicaine, je ne vais pas renier ça.»

## #PROCHAIN FILM

«Ça va se passer dans les Pyrénées avec une histoire à laquelle je tiens pas mal, qui a beaucoup évolué. Il y est encore beaucoup question de communauté et de famille. Une jeune femme, qui vend un peu de shit dans son coin, avec son mec, se fait canarder parce qu'elle a une dette. Elle prend une balle dans la cuisse, et elle croit qu'elle va mourir donc elle veut revoir sa mère qu'elle n'a jamais connue. Elle est fille unique d'un couple d'anciens révolutionnaires anarchistes, qui viennent de sortir de prison après une vingtaine d'années. On découvre ses parents dans un chalet des qu'ils partagent avec un ancien taulard qui sera joué par Frédéric Dorkel avec toute sa famille et son clébard. Ils extraient la balle et sauvent la vie de la fille. On comprend rapidement que la mère a perdu la tête et qu'elle ne veut pas se souvenir qu'elle a une fille. Et on comprend aussi que les parents espèrent retrouver un trésor de guerre qu'ils ont planqué dans la montagne. Il y a des armes, de l'or et des vieux billets sans valeur pour hypothétiquement continuer un combat. On comprendra aussi que ce n'est qu'une utopie qui leur permet de rester en vie. Le propos de l'histoire c'est que cette fille qui n'a pas de famille à part son petit copain, va tout faire pour se rapprocher de sa mère, même si c'est très difficile. Ni les uns ni les autres ne sont doués pour ça. Il y a trois chemins différents pour y arriver. L'autre voyageur a un projet apolitique. Et tout ça devrait ressembler à une sorte de western dans la neige.»